

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de M. Bernard Valade (séance du lundi 14 novembre 2005)

Jean Tulard : Pareto est-il le père de l'histoire positiviste ? de la nouvelle histoire ? du structuralisme ? du roman historique ?

*
* *

Jean Baechler : Pareto est un homme de science et, par conséquent, lorsqu'il aborde l'histoire, il s'intéresse aux seuls faits historiques. C'est là le soubassement de toute son entreprise. Mais alors que trois usages des faits historiques sont possibles, il s'est, me semble-t-il, attaché surtout à deux de ces usages.

Le premier est l'établissement des faits historiques et il s'agit donc du métier d'historien. Or, vous l'avez dit, Pareto n'était pas historien et il ne s'est pas consacré à une méthodologie de l'historiographie. Certes, il est parti de documents historiques pour établir des faits historiques. Ainsi a-t-il consulté les archives de certaines cités du Moyen Age italien pour établir la loi de distribution des richesses. Néanmoins, il a négligé, pour l'essentiel, ce premier usage.

Un deuxième usage semble dominer dans son œuvre, à savoir celui des faits historiques pour illustrer son propos. Le *Traité de sociologie générale* compte 1 800 pages, chaque page étant divisée en gros en deux parties, les paragraphes et les notes, ces dernières regorgeant d'un savoir historique étonnant. Or les notes semblent n'être là que pour illustrer les affirmations des différents paragraphes.

Le troisième usage, le plus intéressant, est celui des faits historiques comme expérimentation pour vérifier des propositions théoriques déduites d'une théorie. C'est là une démarche hypothético-déductive, strictement scientifique, suivie par une expérimentation. La théorie de la circulation des élites est un parfait exemple de ce type d'usage.

Pensez-vous que cette répartition des usages des faits historiques dans l'œuvre de Pareto soit pertinente ?

*
* *

Jean-Claude Casanova : J'ai bien connu trois admirateurs et héritiers de Pareto : le premier était un économiste, Georges-Henri Bousquet, légataire de Pareto ; le deuxième, un grand sociologue américain, Talcott Parsons ; le troisième était notre confrère Raymond Aron. Leur admiration pour Pareto reposait sur trois visions différentes.

Bousquet s'intéressait essentiellement à l'économiste qui expliquait que l'économie n'était pas isolée. En illustration, prenons « l'optimum parétien » qui s'obtient à partir d'une répartition donnée des revenus, laquelle ne ressortit pas seulement de l'économie, mais de l'ensemble social. On trouve chez Pareto à la fois une théorie économique très approfondie et une perception intelligente et analytique des relations entre l'économie et la société.

Parsons s'intéressait essentiellement au sociologue, qu'il mettait sur un pied d'égalité avec Max Weber et Durkheim. Pour eux trois, le cœur de la réalité sociale se trouvait dans le système des valeurs. Pour Weber, il s'agissait des « valeurs ultimes », pour Pareto des « résidus ».

Raymond Aron considérait que Pareto était le complément de Marx pour comprendre la dialectique des régimes politiques et particulièrement les révolutions. Marx ne suffit pas car il a une vision linéaire et progressiste. Selon lui, on passe d'un régime à un autre au fur à mesure que les rapports et les modes de production se transforment. Mais cela n'explique nullement pourquoi une révolution politique succède à une révolution, pourquoi la république romaine a été remplacée par la dictature de César, puis d'Auguste... Pour Aron, Pareto est avant tout un grand sociologue politique.

La pensée de Pareto peut paraître obscure à qui ne s'efforce pas de la saisir, notamment lorsqu'il utilise deux de ses principaux concepts : « la persistance des agrégats » et « l'esprit d'analyse ». « La persistance des agrégats » est tout simplement la synthèse, le holisme, la force, le lion chez Machiavel, c'est-à-dire tout ce qui coagule les individus et les fait agir, réagir et penser ensemble. « L'esprit d'analyse » est le contraire. C'est le partiel, l'individuel, le spéculateur, le renard chez Machiavel. L'opposition du lion et du renard, de la force et de la ruse, de Machiavel est partout présente chez Pareto. Cette opposition explique à la fois la structure psychologique des hommes et la structure des sociétés, dans lesquelles on trouve spéculateurs et rentiers, forts et intellectuels etc. Elle explique également le mouvement dialectique et donc les révolutions qui voient le triomphe de l'analyse contre une synthèse affaiblie. Il en ressort que l'histoire est une perpétuelle lutte entre des élites qui se font conservatrices et durent un certain temps et d'autres, plus analytiques, qui utilisent les passions des masses.

*
* *

Jacques de Larosière : On a tiré de Pareto une sorte de règle qui permet en fait de comprendre nombre de phénomènes. Il s'agit de la règle des « quatre-vingts – vingt », qui signifie que 20 % d'un phénomène, d'une société, d'une économie... entraînent des conséquences à hauteur de 80 %. Si l'on applique cela à la théorie des élites, on constate que le passage de 20 % d'une catégorie à une autre catégorie explique beaucoup de faits.

Ma deuxième remarque porte sur le fait que Pareto a introduit assez tardivement la composante sociologique dans son œuvre. Il a commencé par être un économiste, puis, en 1900, quelque chose de singulier s'est produit. Dans un article mémorable, Benedetto Croce faisait remarquer à Pareto que les choses ne se passaient jamais comme il les enseignaient car l'*homo œconomicus* rationnel n'était qu'une construction de l'esprit ; en conséquence, à quoi pouvait bien servir l'économie politique telle qu'il l'enseignait ? Pareto a beaucoup réfléchi à la suite de cet article qui a sans doute été le déclic de sa pensée vers l'évaluation de l'instinctif, de ce qui n'est pas logique, et qui a constitué l'objet de ses réflexions sociologiques.

On a dit qu'à la fin de sa vie Pareto avait été utilisé par le fascisme naissant comme un emblème et qu'il n'avait pas complètement récusé cette utilisation que l'on faisait de lui. Pourriez-vous m'indiquer ce qu'il en fut précisément ?

*
* *

Emmanuel Le Roy Ladurie : L'exposé d'aujourd'hui a le mérite de nous faire connaître la pensée italienne que nous négligeons trop : Pareto, Ferrero, Gramsci – que les marxistes ont popularisé, mais qui n'a pas écrit que des bêtises – Croce, Mosca, de Felice et Vico.

*
* *

Alain Plantey : Lisant Pareto pendant la guerre, j'avais vraiment le sentiment qu'il était un appui du fascisme.

*
* *

Jean-Paul Clément : Que pensez-vous du livre de James Burnham *Les Machiavéliens* ? On y retrouve non seulement Pareto, mais aussi Mosca, Michels et la loi d'airain de l'oligarchie, et donc tout ce mouvement élitiste, très important dans l'Italie qui a précédé l'avènement du mussolinisme. Le terme « machiavélien » relierait donc tous les penseurs, que les uns soient davantage sociologues, les autres historiens des idées politiques. Burnham cite à cet égard un passage de Machiavel : « Les hommes et les groupes d'hommes luttent pour le pouvoir, pour accroître leur puissance, leurs privilèges. Au cours de ces luttes, des gouvernements sont établis et renversés, des lois sont promulguées et violées, des guerres gagnées et perdues. » Burnham s'étonne et se demande pourquoi l'on a voué aux gémonies un certain nombre de ces auteurs en estimant qu'ils étaient a-moraux. Il reprend, comme Pareto, l'idée des élites. En résumant grossièrement, il me semble que l'on peut dire que pour Pareto l'histoire de l'humanité est l'histoire d'une succession, antagoniste et dialectique, des élites les unes aux autres. Une citation me paraît particulièrement significative. Lorsque les classes dirigeantes ne sont plus animées par l'esprit du lion, mais uniquement par celui du renard, Pareto écrit que « toute élite qui n'est pas prête à livrer bataille pour défendre ses positions est en pleine décadence. Il ne lui reste qu'à laisser sa place à une autre élite ayant les qualités viriles qui lui manquent. » Bien qu'il se soit rapidement déclaré favorable à la liberté d'opinion, on comprend que Pareto ait pu être considéré comme annonciateur du fascisme.

Quelle application croyez-vous qu'il serait possible de faire du principe de l'abandon de la force du lion au profit de la ruse du renard dans nos sociétés occidentales contemporaines ?

*
* *

Réponses :

A Jean Tulard : Il est remarquable de constater que dans la bibliothèque colossale de Pareto figuraient aussi bien les textes d'historiens comme Seignobos que ceux de Cabanès, d'Edouard Fournier. Pour Pareto, il est certain que le passé n'est pas stabilisé, mais constamment reconfiguré. Sa correspondance contient un certain nombre d'indications qui tendent à montrer que toute société écrit en fait l'histoire dont elle a besoin.

Par ailleurs, son positivisme est très tempéré car il est un adepte du calcul des probabilités et que le raisonnement probabiliste s'insinue constamment dans le *Traité de sociologie générale*.

En ce qui concerne la « nouvelle histoire », on ne peut que qualifier Pareto de révisionniste, sans que bien sûr ne s'attachent à ce terme les connotations péjoratives actuelles. Il estime en effet que les dogmes qu'on nous sert doivent être révisés. Par exemple, il s'appuie sur la fameuse phrase prononcée par Clemenceau le 29 janvier 1891, après le tumulte provoqué par la pièce *Thermidor* de Sardou : « Que vous le vouliez ou non, que cela vous plaise ou pas, la révolution est un bloc, un bloc dont on ne peut rien distraire car la vérité historique ne le permet pas. », pour s'interroger sur ce qui nous est présenté comme « vérité historique ».

Mais il s'amuse aussi beaucoup des mots d'esprit, des anecdotes qui émaillent l'histoire et qui, à son sens, tapissent le fond de la mémoire collective. Il estime qu'il ne faut pas y toucher car ils confortent l'équilibre du mental collectif.

A Jean Baechler : A coup sûr, pour Pareto, l'histoire est un arsenal d'arguments pour une théorie sociologique. Quand il a étudié, par exemple, la question de la sorcellerie, il a consulté une partie des archives du canton de Vaud. On ne saurait donc nier qu'il a été un véritable historien.

A Jean-Claude Casanova : Georges-Henri Bousquet est le premier qui a mis en lumière une évolution de la pensée de Pareto de l'économie vers la sociologie. Dans son *Précis de sociologie d'après Pareto*, il a résumé les propositions de Pareto de façon à les rendre intelligibles.

Que Raymond Aron ait transité de son article très cruel de 1937 vers une sorte de célébration excessive de Pareto est peut-être dû à la volonté de compenser sa critique excessive de 1937.

A Jacques de Larosière : La règle du « quatre-vingts – vingt » est effectivement essentielle et la question des tranches très actuelle. Mais permettez-moi de ne pas vous suivre dans cet enchaînement de figures qui ferait de Pareto un auteur gigogne, l'économiste étant relayé par le sociologue, lui-même relayé par le politologue. En effet Pareto a été très tôt sensible aux évolutions sociales. Très tôt, il a lu Herbert Spencer et d'emblée, il fut sociologue. Je n'en veux pour preuve que l'intégration de la sociologie dans son cours d'économie politique. Prenant la mesure de la béance séparant l'économie pure, une modélisation de type économétrique d'une part et l'évolution sociale d'autre part, il a dessiné deux voies et, dans son manuel, a inclus à sa contribution d'économie politique un chapitre très important (200 pages !) intitulé *Introduction à la science sociale*. D'emblée également, Pareto a compris les adhérences sociales des phénomènes économiques. Il n'a pas dissocié, au départ, l'économique du social. Ce n'est que plus tard qu'il y fut contraint, en raison de l'écart qu'il constata entre action logique, propre à l'espace économique, et action non logique, propre à l'espace social.

Pareto fut également très tôt politologue. Au fil de ses nombreux articles, il a étudié l'actualité. Il a été, à mon sens, un historien de l'histoire immédiate. Il a retenu tous les événements qui se produisaient, les a agencés et s'est contenté d'établir un partage entre les faits qui confortent sa thèse et ceux qui sont insignifiants.

A Emmanuel Le Roy Ladurie : Vous avez rappelé, à très juste titre, combien la pensée élitiste italienne était généralement ignorée, en raison de ce que Pareto appelait terriblement le « préjugé démocratique ». Il faudrait reprendre Ferrero, mais surtout Gaetano Mosca qui, sur bien des points, me semble anticiper des théories qui seront ensuite exposées par Pareto, lequel méprisait le palermitain Mosca pour n'être pas mathématicien.

A Jacques de Larosière, Alain Plantey et Jean-Paul Clément : Le reproche de fascisme ou de pré-fascisme ne semble pas fondé. Pareto est mort le 19 août 1923. Il convient de se rappeler que la marche sur Rome a eu lieu le 27 octobre 1922, mais que ce n'est que le premier juin 1924 que Giacomo Matteotti a été assassiné. Comment évolue Pareto à la fin de sa vie ? D'abord, il est

un homme malade, las qui déclare » : « Je suis l'actualité, je compte les coups, je ne prends pas parti. » Il est simplement désolé des troubles qui éclatent ici et là et il s'afflige du désordre croissant. Le pouvoir fort qui apparaît à l'horizon lui paraît à cet égard préférable à l'anarchie. Il écrit quelques articles dans des feuilles qui, plus tard, seront fascisantes. Mais lorsqu'il est nommé à la SDN pour jouer un rôle dans la commission de désarmement, il se montre très discret. Et lorsqu'il est nommé, au début de 1923, sénateur du Royaume d'Italie, il ne siège pas. Mieux, sa correspondance est riche de piques et railleries contre Mussolini. S'il célèbre l'ordre, ce n'est pas par fascisme. Je crains que la critique qui lui est généralement adressée ne soit qu'un prétexte pour ne pas le lire. Le seul aspect de la pensée de Pareto qui puisse prêter le flanc à l'accusation de fascisme est son antiparlementarisme.

A Jean-Paul Clément : C'est à l'instigation de Raymond Aron que l'ouvrage de Burnham a été traduit. Il est évident que cet auteur a joué un grand rôle dans l'introduction en France de la pensée de Pareto, mais aussi de celle de Mosca et de Michels.

Il est certain que toute histoire montre une lutte pour le pouvoir ou plus exactement pour s'emparer d'une partie du surplus dégagé. En effet, une fois les besoins couverts, il reste des biens qui vont devenir des biens symboliques et dont l'appropriation fournit pouvoir, prestige et privilèges.

*

* *